



Ecran Vous choisissez le sang ou la guimauve pour commencer l'année? Deux séries vous permettront de trancher. » 31



L'art brut d'Edward M. Gómez

Exposition. L'historien et critique d'art présente une exposition centrée sur le Japon à Lausanne. Il plaide pour que l'art brut quitte les marges et soit intégré pleinement dans le champ de l'art. » 28/29

MAGAZINE

CULTURE

25

LA LIBERTÉ
SAMEDI 5 JANVIER 2019



Le fossoyeur de la France heureuse et le dandy sardonique des lettres romandes sont de retour en librairie. Et ce n'est pas joyeux. Philippe Matsas/Fabien Wulff-Georges

Erratiques et outranciers, Michel Houellebecq et Quentin Mouron signent le retour d'un pessimisme social qui hantait déjà la fin du XIX^e siècle

LES NOUVEAUX DÉCADENTS

« THIERRY RABOUD

Littérature » «Religion, mœurs, justice, tout décade, ou plutôt tout subit une transformation inéluctable. La société se désagrège sous l'action corrosive d'une civilisation déliquescence.» A lire le premier numéro de la revue *Le Décadent*, paru en avril 1886, ça ne rigolait pas en cette fin de XIX^e siècle... Un climat pessimiste entretenu par une constellation d'écrivains français dont les textes marient humour provocateur et désespérance malade. «Tout est névrosé!», crie Octave Mirbeau, tandis que Huysmans signe avec *A rebours* le manifeste romanesque de cet esprit fin de siècle qu'on appelle décadent.

Autre siècle, autres mœurs. Et pourtant, deux romans de cette rentrée font

à nouveau planer le spectre du décadentisme littéraire. La quasi-déité française Michel Houellebecq et le franc-tireur lausannois Quentin Mouron mettent en scène un même nihilisme avec les expédients propres à leur âge, hautaineté décatie ou flamboyance juvénile. *Sérotonine* du premier et *Vesoul*, le 7 janvier 2015 du second s'avèrent, dès les premières pages, étonnamment proches dans leur exploitation des artefacts du capitalisme – on y boit du Coca Zéro (page 13 chez l'un, page 14 chez l'autre), on y roule en Mercedes G 350 TD ou en Audi A4 Ber-

line. Marques brandies en marqueurs de l'époque, à l'instar de l'épouvantail Christine Angot, ou des hordes de CRS que convoquent les deux écrivains pour compléter leur sombre tableau d'une France socialement fracturée, en proie aux éruptions d'une violence insurrectionnelle.

Surtout, leur sociologie de comptoir frappe par une même nonchalance outrancière opposée à l'absurdité du monde.

Chacun à leur manière, foutraque et picaresque pour Mouron, spleenétique et crûment réaliste pour Houellebecq, ces romans rivalisent d'excès pour dire la vacuité. Tandis que l'antihéros de *Vesoul* affirme avoir «toujours été attiré par le vide», celui névrotique de *Sérotonine* avoue une «indifférence fondamentale» à l'égard de son propre destin. Provocation et désespérance: un sentiment de déjà lu...

«Les deux époques semblent comparables»

Jean de Palacio

«Il existe une indiscutable correspondance entre la décadence de la fin du XIX^e siècle et la décadence présente, et les deux époques semblent comparables», confirme Jean de Palacio, professeur émérite à la Sorbonne et éminent spécialiste de cette notion qu'il a contribué à définir.

Si l'universitaire français n'a pas encore pu lire ces romans, il assure qu'«individualisme forcené, égotisme, nihilisme, veine outrancière et sexuelle font certainement partie intégrante de l'esprit de décadence», tout comme la propension à dire le vide et à maculer de vulgaire une langue d'ambition littéraire. Houellebecq et Mouron en nouveaux décadents? Voire. Leurs tristes ouvrages peinent à séduire mais n'en sont pas moins les évidents symptômes d'un temps où «tout subit une transformation inéluctable». »

MICHEL HOUELLEBECQ, DÉVASTÉ PAR L'APATHIE

«... enfin je m'égare revenons à mon sujet qui est moi, ce n'est pas qu'il soit spécialement intéressant mais c'est mon sujet.» Et tout est dit sur *Sérotonine* de Michel Houellebecq. Ou presque, à en croire les dithyrambes pavloviens d'une critique française pâmée d'admiration devant l'oracle désenchanté. Certes, la France n'est pas en grande forme et l'écrivain jadis génial n'a pas son pareil pour saisir l'esprit de son temps. Mais à labourer inlassablement le même champ de ruines, le chantre de nos désespérances finit par s'embarquer dans son fangeux sillon. Pour le dire avec une franchise toute houellebecquienne: on s'emmerde dans *Sérotonine*. Le narrateur, éternel mâle désillusionné jusqu'à l'alcoolisme, avale un antidépresseur d'un genre nouveau pour ne pas sauter par la fenêtre, et on le suit d'errances nostalgiques en cruelles débandades, son régime médicamenteux amoindrissant très perceptiblement sa vi-

gueur. Vivre ou bander, impénétrable dilemme qu'il résout opportunément en choisissant de croire en l'amour, avant la *deus ex machina* de la dernière page. Méthodiquement agrippée au réel, efficace mais sans éclat, cette prose est un zapping outrancier qui, avec un détachement qui confine au cynisme, mâtime d'homophobie, de misogynie, de zoophilie et de pédophilie une forme de pessimisme réactionnaire. Ce ramassis de clichés houellebecquiens finit par tourner à vide. Non, *Sérotonine* n'est pas «spécialement intéressant», sinon dans le soin qu'il met à confirmer ce que son auteur prophétisait déjà en 1991, dans *Rester Vivant*: «Le travail permanent sur vos obsessions finira par vous transformer en une loque pathétique, minée par l'angoisse ou dévastée par l'apathie. Mais, je le répète, il n'y a pas d'autre chemin.» TR

» Michel Houellebecq, *Sérotonine*, Ed. Flammarion, 347 pp.

QUENTIN MOURON, EMPÊTRÉ DANS LE GROTESQUE

Il aime quand ça cogne. «Venez, critiques! Battons-nous! Au lieu de nous faire des ronds de jambes», plastronnait cet automne Quentin Mouron dans *Le Régional*. Alors qu'il nous permette d'ôter les gants le temps d'évoquer ici son nouveau roman, dont la meilleure page est sans conteste le quatrième de couverture. Quelques phrases qui posent le cadre de son histoire en listant les personnages qu'on y croira sera un certain 7 janvier 2015. A Vesoul, jour de congrès pour cadres dynamiques. A Paris, jour de sang. Et là encore, tout est dit ou presque. Car ce «livre de l'insignifiance» est surtout pour l'auteur l'occasion de faire cracher une encre poisseuse à sa plume toujours acérée. Dès l'issue du prologue qui voit le narrateur s'assujettir à son maître à côté d'une flaque d'urine, le récit se fait picaresque en multipliant les allusions à ce vieux genre. Comme de juste, ce couple don-

quichottesque va donc traverser une série de péripéties, prétextes à une étude des mœurs contemporaines empêtrée dans le grotesque, portrait péniblement truculent d'une France en déliquescence sociale, en proie à tous les «ismes», du fanatisme au véganisme. Depuis *Au point d'effusion des égouts* (2011), Quentin Mouron n'a cessé de rester prometteur. Comme ici, il n'est jamais aussi efficace que lorsqu'il boxe son époque en pugiliste énervé, lançant en guise de coups ses mots rares ou choisis qui feraient même jusqu'à oublier les quelques coquilles qui en amoindrissent la portée. Oui, son encre est noire et brillante, son élégance est la politesse de sa causticité. Mais les vigueurs soignées de son style ne suffisent malheureusement pas à faire de cette fable rabelaisienne, volontiers fécale et libidineuse, autre chose qu'un amalgame de saillies arbitraires. TR

» Quentin Mouron, *Vesoul*, le 7 janvier 2015, Ed. Olivier Morattel, 112 pp. Sortie le 11 janvier.